

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

(Suite)

«La petite sœur est au milieu de nous. Cela ne peut vous étonner. Il faut bien que ses amis pensent à à elle, — et pour elle, — puisque vous n'y songez pas, ne prévoyez pas ce que peut être sa vie. Je n'ai pas voulu l'abandonner toute seule à Lestrac, dans votre bibelot de château, très joli peut-être, mais horriblement triste maintenant. Ce n'est pas une vie, cela, pour une enfant. A son âge, la société d'une vieille cuisinière, un peu gouvernante, et du curé de l'endroit, ne suffit pas à une jeune fille, même aussi raisonnable et résignée que Christine. Il n'est pas bon de rester seule en tête-à-tête avec soi-même. Je l'ai donc ramenée et je vais m'efforcer de la distraire.

«Elle est là près de moi, pendant que je vous écris, monsieur le vagabond. Elle coud, car elle s'est aussitôt mise de toutes les bonnes œuvres de la ville, et elle a je ne sais combien de layettes et de vêtements d'enfants pauvres à confectionner dans son hiver. Il paraît qu'elle s'ennuierait si elle ne travaillait. Je la laisse dire. Je n'en pense pas moins. J'interroge souvent ce joli front pâle penché sur l'ouvrage, je heurte à ce petit cœur que je sens si près du mien et pourtant si loin d'ici, si lourd par moment. Mais le joli front et le pauvre cœur ne répondent pas. Je ne sais rien.

«Son regard est toujours celui de la petite fille sage et sincère que vous connaissez, de la petite fille qu'elle a été tout enfant et sera encore longtemps. Cependant, il me semble que cette limpidité d'aube qui l'éclaire, si fraîche et souriante, se trouble parfois... Tenez, comme en

ce moment où, ne se croyant pas observée, elle suspend son ouvrage, arrête le geste de sa main, et regarde vers moi à la dérobée.

«Elle vous écrira peut-être, elle aussi, ajoutera quelques lignes au bas de cette lettre, ce qui sera très beau de sa part, car c'est beaucoup plus que vous ne méritiez, monsieur. Mais rien de ce qu'elle vous dira et de ce que je peux écrire, ne vous portera l'expression de douceur et d'affection émue que contient ce là-bas, où que vous soyez, qu'elle voit, et ses jolies lèvres s'entr'ouvrent comme pour murmurer un frais et gentil: bonjour.»

Il y avait aussi, après, des choses de leur vie, de leur entourage, des menus faits sur l'existence des gens qu'il avait connus, de quoi le faire rire un peu. Mais toujours, par des incidentes heureuses, la lettre s'en revenait à Christine, parlait d'elle en nuances délicates. On devinait toute la tendresse de la jeune fille qu'elle avait appelée: la petite sœur. Mais on sentait qu'elle n'osait trop insister, aller plus avant.

Elle ne savait rien de Pierre.

Depuis qu'elle était partie il avait à peine écrit, et rien de son cœur ne se livrait à travers les récits de sa vie errante ou des descriptions ensoleillées de son oasis. Elle effleure simplement, cite des faits insignifiants, très ordinaires en apparence. Pierre, s'il le veut, en saura bien découvrir le charme profond, toute la mélancolie.

Et à écrire ainsi on sent que la jeune femme a de la peine, qu'un peu de douleur passe en son âme qui lui dicte ces douceurs pour celui qui est si loin, si seul, qui lira cette lettre, Dieu sait où!... Et elle ne lui en veut pas.

«Où êtes-vous, mon pauvre ami ?

disait la chère petite lettre. Où la passerez-vous encore cette nuit où vous recevrez ces quelques lignes ? En quel poste perdu, suant la fièvre et l'épouvante, serez-vous encore?...»

Pierre se reprend, lève les yeux.

Des murs de terre, des murs de sable sont là, tout près, l'enserrant comme en une niche de cantonnier creusée dans le talus des routes. Il fait froid. Par la petite ouverture basse de la porte glisse un rayon blanc. Là-bas, sur le désert, la lune traîne sa lumière pâle. Sur les dunes affaissées se pose une poussière d'étoiles, une rosée fine, tremblante, qui semble un large suaire. Et, aussi loin que peut aller son regard, il ne voit rien autre que ce blanc intense de la terre. Le ciel lui-même, à l'horizon, reflétant cette pâleur, se lève comme en un voile blanc, lumineux.

Et la nuit semble ne pouvoir venir.

Il regarde, mais, depuis un instant, il ne voit plus tout cela qu'il connaît trop bien. «Où êtes-vous, voix de jeune femme qu'il a rencontrée jadis et admirée. Où la passerez-vous encore cette nuit où vous recevrez ces quelques lignes?...»

Il la revoit à sa place préférée, dans ce coin bien à part qu'elle avait su s'organiser, se créer dans le salon.

C'est là qu'est son bureau, une table légère, élégante. Voici l'écritoire, la lampe voilée, quelques violettes épanouies en un vase de cristal ancien, quelques bibelots d'ivoire et d'argent, puis le petit cartel posé dans l'angle qui, à travers la pièce, dans le silence recueilli des deux femmes, sonne, sonne, précipite son tic tac joyeux.

Son siège est un fauteuil bas Louis XVI, bois blanc, étoffe pâle, du bleu, du rose adouci Marie-Antoinette, et de de temps à autre, quand la phrase se rebelle ou que sa pensée s'inquiète d'un mot, d'une image qu'elle n'ose accueillir, elle se redresse songeuse, se rejette en arrière sur le délicat dossier qui la reçoit, l'enveloppe et la pare,

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. Intégrale.